



L'usage des jours

365 objets en céramique

par Guillaume Bardet
designer

Bernard Chauveau

Éditeur
PARIS



9782583406013

De l'usage à l'usure

Lorette Nobécourt

Cela commence toujours par la mort. La mort de l'éternité qui nous jette dans le temps. Ainsi viennent les hommes au monde que pétrissent les semaines, les mois, les années. Quatre saisons, 365 jours... C'est une vieille affaire engagée il y a combien d'heures ?

Cela commence par la mort. La mort de son oncle qui le jette dans la question de l'usage des jours – comment faire usage du monde avant qu'il ne nous use ?–, dans la question de l'être.

Je me souviens de tout.

De l'enterrement du 16 septembre et de l'estuaire de ses larmes en écoutant Luis Mariano, plus tard, quand il commencera de s'épuiser, lui, se souvenant alors de l'oncle. Guiom se rappelant Alain dont la mort l'a précipité dans ce projet vieux de quelques siècles, qui existait déjà en rêve dans la vie d'avant, à Paris ; ce projet de 365 objets qui diraient un peu de ce temps que nous passons à vivre, et qui fuit, disparaît, un peu plus vite chaque année, seconde après seconde, qui fuit, disparaît, sans que l'on sache vraiment vers où ni comment, comme s'il était cette eau toujours issue de la même source, y retournant peut-être, et qui inlassablement coulant et recoulant sur la terre de nos rêves, fonde cet Adam que nous sommes. *Adam*. « L'homme ». Mais aussi « l'argile », en hébreu. Ce qui se façonne, se pétrit, et peut-être sommes-nous ainsi cette vaisselle faite de l'eau

On use and wearing away

It always begins with death. The death of eternity which casts us into time. This is how people come into the world, people moulded by weeks, months, years. Four seasons, 365 days ... It is an old concern, started how long ago?

It begins with death. The death of his uncle which threw that conundrum at him, about the use of days—how to make use of the world before it wears us out? It swept him into a profound questioning of being.

I remember everything.

I remember the funeral on September 16th, and later the estuary of his tears while listening to Luis Mariano, when he began to be exhausted, and thought of his uncle. Yes, it was Guiom remembering Alain whose death precipitated him into this project, already centuries old, which existed as a dream already, in his previous life, in Paris. This project of 365 objects would say something about the time we spend living on earth, and on time which passes, a little faster every year, second by second, fleeing, disappearing, without us knowing where it goes, nor how. Time like water always issuing from the same spring, maybe returning to it, and which, flowing and reflowing endlessly, without effort, on the earth of our dreams, creates this Adam that we are. Adam is “Man,” but also, in Hebrew, “Clay,” “what is shaped and moulded.” Seen this way maybe we are these ceramics, this crockery made with the water of time, with the earth of our dreams,

Lorette Nobécourt, écrivain, est l'auteur d'une dizaine de livres.

Elle a rencontré Guillaume Bardet à la Villa Médicis en 2002.

Leur fils, Otto, est né en 2004.

Son roman le plus récent, *Grâce leur soit rendue*, est paru aux éditions Grasset en 2011.

French writer Lorette Nobécourt is the author of a dozen or so books.

She met Guillaume Bardet at the Villa Medici, Rome, in 2002.

Their son, Otto, was born in 2004.

Her latest novel, *Grâce leur soit rendue*, was published by Grasset in 2011.

and which expects God to make use of it before, having been worn out, it breaks.

“To shape the earth” ... or are we a fiction? The word “fiction” has the same Indo-European root. Are we this too? Claude Eveno saw it because in his text he evokes this «speechless literature.» It is a literature of matter, which looks for its language, as we all look for it, to spell the letters of the secret name we each carry inside us.

Is it not this name which Guiom began to draw soon after the funeral, in the first days of the autumn of 2009?

About this name I know only that to each of us it is our highest ambition and our greatest humility. Of this name I know that it is our most singular peculiarity. It is the invisible and silent door that we go through, day after day, in the quest for a special freedom. We have chosen it a thousand and one times, against the world, against others, sometimes even against ourselves. We must learn this name, secret and supernatural, where is perfected a dimension of ourselves higher and more mysterious than our basic reality of being. A dimension in which we are not only alive, but really *living*. Where we enter the anagram of the embrace of eternity.

The letters of this name are priceless. They are gained by a champion, alone. One needs courage, strength, even faith some days, to advance against the winds and tides of all adversities towards this doorway to freedom. It arrives only by wearing oneself out. When the man, having been undone, and having got rid of everything, seems to be of no further use, and discovers himself nude, he is without shame because his exhaustion let him get there and go beyond. Then, because of all the trials and disasters, on coming back from exile, he can enter a form of paradise.

I remember one such paradise. It was an evening of great tiredness, a winter evening, the second winter, it seems to me—because there were not only four seasons, but three autumns, two winters, two springs and two summers, more than 800 days in which to draw and make the 365 pieces, to

du temps, de la terre de nos rêves, et qui attend de Dieu qu’Il en fasse usage avant que, de s’user, elle ne se brise.

Ou sommes-nous une fiction ? « Façonner la terre », le mot « fiction » a la même racine indo-européenne. C’est donc bien de cela dont il s’agit aussi. Et Claude Eveno l’a vu qui dans son texte évoque cette « littérature muette ». Littérature de la matière qui cherche sa langue, comme nous la cherchons tous, pour épeler les lettres de ce nom secret que nous portons chacun au-dedans.

N’est-ce pas ce nom-là que Guiom a commencé de dessiner peu après l’enterrement, aux premiers jours de l’automne 2009 ?

De ce nom-là je sais seulement qu’il est à chacun sa plus haute ambition et sa plus grande humilité. De ce nom-là je sais qu’il est notre singularité la plus singulière. Il est cette porte invisible et muette que nous franchissons, jour après jour, dans la quête d’une liberté choisie mille et une fois, contre le monde, contre les autres, et parfois même jusque contre soi, pour atteindre à ce nom-là justement, secret, miraculeux, où s’élabore une dimension de nous-mêmes plus haute et plus mystérieuse que notre simple réalité d’être là. Une dimension dans laquelle nous ne sommes plus seulement en vie, mais réellement *vivants*. Où nous entrons dans l’anagramme de l’étreinte qui est l’éternité.

Les lettres de ce nom n’ont pas de prix. Elles se conquièrent seul. Il faut du courage et de la force, de la foi même certains jours, pour avancer contre vents et marées vers cet abandon qui ne se délivre que dans l’usure : quand l’homme, ayant été défait et s’étant défait de tout, n’a plus d’usage.

Lors, il se découvre nu et sans honte, parce que sa fatigue l’a mené au-delà, et revenant de l’exil, il entre, par ce désastre, dans une forme de paradis.

Je me souviens de l’un de ces paradis. C’était un soir de grande fatigue, soir d’hiver, le second me semble-t-il – car il n’y eut pas seulement quatre saisons, mais trois automnes, deux hivers, deux printemps et deux étés, plus de 800 jours

pour dessiner les 365 pièces mais aussi les réaliser, accomplir l’ensemble –, le second hiver donc, où nous avançons chacun dans notre solitude, moi écrivant toujours ce livre qui ne peut jamais s’écrire, et Guiom que je voyais s’enfoncer, depuis des mois déjà, dans la roche de son être.

C’était loin après la mort d’Alain, c’était déjà par-delà bien des découragements, bien des doutes. Il avait quitté l’espérance de compter sur certains, et nourrissait sa foi de l’enthousiasme de quelques autres, ceux qui ne l’ont jamais abandonné sur la route. Qu’ils en soient d’ailleurs, ici, infiniment remerciés. Les premiers comme les seconds sauront se reconnaître.

Il avait choisi d’épeler les lettres de son nom, au risque de tout perdre, affrontant bravement ce risque, et la solitude, le manque d’argent permanent, l’isolement, l’absurdité des choses. Mais sans doute gardait-il encore le secret espoir de faire l’économie d’une certaine perte.

Comme nous essayons toujours de le faire, nous inventant ceci ou cela qui nous permettrait de ne pas payer le droit de passage vers *l’autre côté*. Et refusant délibérément de savoir qu’il faut toujours mourir à quelque chose pour guérir du paraître et accéder à l’être.

Je me souviens de la fatigue de Guiom ce soir-là, et comment le rhum au citron de La Réunion – rapporté par un membre de la famille – achevait de lui arracher un à un ses visages, 365 visages peut-être, qui ont mis à nu ce dernier visage, inconnu de moi, découvert tard dans la nuit, presque timidement, avec ses yeux transparents de larmes, éperdu, tellement nu et seul, et qui était presque au bord de la mort comme on pourrait être au bord de la mer, à l’embouchure de tous les chagrins, dans le vent de son désir épuisé. Il était là, au milieu des vagues, au milieu du temps, si loin de la côte d’où il était parti, et si loin encore de cet *autre côté*, ce rivage qu’il atteindrait un jour. L’énergie de son désir avait créé les vagues où il luttait alors, mais il ne dominait plus la tempête qu’il avait mise en œuvre.

complete the set. The second winter therefore, in which we advanced, each in our solitude, me always writing this book which can never be spelled, and Guiom whom I had seen sinking for months into the rock of his being.

It was long after Alain’s death, already beyond many discouragements, so many doubts. He had given up hope of help from some who had promised, but he kept his faith, supported by the enthusiasm of others who never abandoned him on the road. Let them, by the way, be thanked, infinitely. The former, as well as the latter, will recognize themselves.

He had chosen to spell the letters of his name, at the risk of losing everything, facing this risk bravely, along with the solitude, the permanent lack of money, the isolation, the absurdity of so much. I have no doubt there remained alive in him a secret hope to save himself from some of the loss. We always try to do so, inventing this or that to avoid paying the passage fee towards the *other side*, deliberately refusing to know it is always necessary to die at something in order to be cured of appearance and to reach real existence.

I remember the tiredness of Guiom that evening, and how the lemon rum from La Réunion—brought back by a member of the family—finished tearing away from him, one by one, his faces, 365 faces maybe, finally laying bare this last face, strange to me, discovered in the middle of the night, almost shyly, his eyes transparent with tears, distraught, so naked and alone. He seemed as close to death as one can be by the sea, in the mouth of all sorrows, in the wind of exhausted desires. He was there, in the middle of waves, in the middle of time, so far from the shore he had set out from, and far, far still from that other side, that bank he would reach one day. The energy of his desire had created the waves he struggled in, but he no longer dominated the storm that he had brought about. The swells were stronger than him. Oh! how beautiful is the man who ceases the struggle to control the world—and discovering its limits, meets his own.

I remember this last face. Oh so much I do. It may be the most beautiful of all. It is that one that I kiss with my lips wetted

by his tears, that I put to bed while he repeats, drunk, that he is going to leave in the night—it is freezing, it is winter—on his motorcycle, and roar away into the great darkness to escape the dark solitude he foresees, that which over-use and wearing out will lead him to.

Here then is the essential human adventure of the *Usage des jours* project, told how it was, compulsion driving a man to wear himself out—to the point of losing all that formerly reassured him. All this to be born to freedom. This is real adventure: the birth of a man. His fight for freedom. In the face of Guiom, that night there was everything to see ... I could see the disasters, and within them their paradise.

I remember too the sorrows of his body. The stresses and tensions that came from keeping the project under control and carrying it forwards. He was stretching himself further and tauter. Each day, each night, I wondered when his nerve would break for I knew these physical signs were manifestations of all that was going on in him.

In the face of these disasters and sorrows, I hear my muffled steps on the stairs that rise to the last floor of our house as I creep up to go and console him. Holidays without rest, summers without vacation, Saturdays filled with work which Sundays do not spin-dry anymore ... all this made our house a desert, creating an «absent presence» against which the woman in me, and the mother, seethed inwardly, frustrated and impatient at my inability to do more.

I have to tell it here—the way that *L' Usage des jours* fatigued us, had to fatigue us perhaps, until we were so worn out that we discovered in our relationship a somewhere else we had never suspected.

It is vital to me to tell this story, of this tiredness, of this utter and complete exhaustion, because if left untold, who would know the totality of the pride which is mine for Guiom' s project? Beyond all that we traversed together on this journey, I see most of all, shining before me, a man daring to be born to his freedom, and taking others towards theirs. This vision, this deeply moving emotion, will stay in my mind forever.

La houle était plus forte que lui. Et comme c'est beau un homme qui renonce à la maîtrise du monde – et découvrant ses limites, partant, rencontre le sien. Je me souviens de ce visage. Ô combien. Et c'est peut-être le plus beau d'entre tous. C'est celui-là en tout cas que j'embrasse de mes lèvres mouillées par ses larmes, et que je couche tandis qu'il répète, ivre, qu'il va partir dans la nuit glacée – c'est l'hiver – en moto, s'enfoncer dans la grande nuit pour échapper à la solitude obscure qu'il devine, celle qu'un excès d'usage va conduire à l'usure.

La voilà, l'aventure humaine essentielle du projet de *L'Usage des jours*. La voilà. C'est celle qui conduit un homme à s'user – au point de perdre tout ce qui l'a autrefois rassuré – pour naître à la liberté. La voilà l'aventure : la naissance d'un homme. Sa liberté. Le visage de Guiom, ce soir-là : ce désastre qui portait son paradis.

Je me souviens aussi de ses chagrins de corps. Issus de la tension harassante à *tenir* le projet, à le porter, et qui tendaient petit à petit ses nerfs comme des cordes élastiques jusqu'à presque les rompre. Chagrins physiques dont on sait bien qu'ils dévoilent tous les autres.

À l'embouchure de ces désastres et de ces chagrins, il y a mes pas feutrés dans l'escalier qui monte au dernier étage de notre maison où je me glisse pour aller le consoler, le long des jours fériés sans repos, des étés sans vacance, des samedis gorgés de travail que les dimanches n'essorent plus, qui font de notre maison un désert et créent une « présence absente » contre laquelle la femme en moi et la mère s'impatientent et se cognent.

Je peux le dire ici, cette façon qu'a eu *L'Usage des jours* de nous éreinter jusqu'à l'usure, au point de découvrir à notre lien un ailleurs que nous ne lui soupçonnions même pas. Il m'est même indispensable de les dire, cette lassitude, cet épuisement car que saurait-on de la totalité de la fierté qui est la mienne pour le projet de Guiom, si je les passais sous silence ? Au-delà de tout ce que nous avons traversé, je garde intacte et bouleversante cette émotion de voir

un homme oser naître à sa liberté. Et emmener d'autres hommes vers la leur. Car ce n'est pas seulement l'aventure d'un seul homme dont je témoigne ici. Certes, il en fallait de la persévérance pour monter dans l'atelier 365 fois et inventer une langue de 365 lettres avec le projet de former cette phrase inouïe qui ferait usage du monde comme nul autre avant lui. Et que passent les saisons, à découvrir cette grammaire inconnue. Certes, il en fallait. Mais c'est une chose qui ne m'est pas tout à fait étrangère.

Or, d'une tout autre nature est cette foi dont Guiom a fait preuve pour aller convaincre les autres. Non seulement les potiers mais tous ceux qui allaient, de près ou de loin, participer à l'élaboration du tout. Et qui pourra témoigner de ces jours sans fin où, fort de ses 365 dessins, il a accompagné les premiers comme les seconds, faisant de l'usine de Coursange, à Poët-Laval, le lieu de tous ses courages ? Et ma fierté, mon respect, s'ils s'accordent à l'ambition folle, à la démesure qu'un tel projet suppose, vont sans doute plus encore à la force déployée par Guiom pour rassembler tant d'autres autour de son désir.

Il y eut plusieurs chapitres à la création magistrale de cet alphabet de formes qui, tous, ont été écrits grâce à la puissance de son élan hors normes. Je situe l'un des tous premiers au rez-de-chaussée de ce qui est devenu au fil des mois, dans notre langage, « l'usine ». Plusieurs potiers ont tourné dans cet atelier de fortune fait des deux grandes tentes bleu marine que Guiom avait dénichées aux premiers grands froids de novembre. Et malgré un chauffage un peu médiocre, il me semble qu'ils furent plusieurs à se tenir chaud en dépit du caractère encore très incertain de l'aventure.

Un autre chapitre s'est écrit dans l'atelier de Dominique Pouchain qui a généreusement accueilli et le designer et nombre de potiers. Tant de pièces y ont été tournées et cuites.

Not only is it the adventure of a single man which I bear witness to here. Yes, he did need perseverance to go up to the project in the workshop 365 times and invent a language of 365 letters to form this incredible form of communication which would make use of the world as nobody had done before him. The months and seasons passed while he discovered this unknown grammar. Yes, it did take perseverance, but that is a thing which is not completely foreign to me myself.

What was quite different in Guiom's case was this faith he possessed which carried others with him. Not only the potters but all those who were, closely or from a-far, going to participate in the elaboration of the whole. Who else will testify to these endless days when, armed with his 365 drawings, he accompanied the former as well as the latter, making use of the Coursange factory, at Le Poët-Laval, the place of all his undertakings. Yes, my pride, my respect, if they measure up in any way to that crazy ambition, to the immoderation which such a project needs, goes mostly, without doubt, to the strength deployed by Guiom to co-opt so many others around his desire.

Now! —there are several chapters to the masterly creation of this alphabet of forms. All were written by the grace of his exceptional will power and endurance. I place one of the very first on the ground floor of what became in the course of the months, in our language, “the factory.” Several potters turned in this makeshift workshop of two, big, navy-blue tents which Guiom had unearthed in the first intense cold of November. The heating was abysmal but it seems to me that there were several who kept each other warm during this adventure of uncertain outcome. Another chapter took place in Dominique Pouchain's workshop which generously welcomed the designer as well as a number of potters. So many pieces were turned and fired there.

There was also Zélie Roubly's workshop, where Guiom went regularly, in Tain-l'Hermitage, on the Saint-Vallier road, another place in his novel, at Ceralep's, a Drôme company

which realized the last monumental pieces. And again Viviers, with Jean-Luc Allonneau's immense workshop where dozens and dozens of pieces were enamelled and completed. And then of course, during so many seasons, the first floor of the factory. This immense three hundred square meter room, with its ancient windows and its demanding light, saw, little by little, the 365 pieces accumulate on the old cement-tiled floors. At what moment did Guiom secure it with a small padlock, happy and shy for what was being born on the other side of the door? I forget when exactly, but I do remember the combination to open it. It was 365.

He went to the factory every day. He returned plastered with dust, patina, and splashes of every kind of ceramic slurry, their composition a mystery to me.

I got him back so happy some evenings, when an oven had been opened and when some pieces had *held together* in the firing, when he had stopped scratching one which had kept the exact shape he wanted it to have, when he had managed to extract some money here or there to pay the potters. Happy too when the Sèvres Manufacture decided to join the adventure, and when the Bettencourt prize came to crown his success. Happy yes, yet sometimes almost intimidated by what he was making—disbelieving often, occasionally stunned ... Happy, yes ... so many evenings.

I have to say we shared these joys with such empathy, such feeling. My joy was to see him advancing. I have never doubted him. Sometimes I was tired, exhausted, but I always had faith because everything was running true. The signs were there which confirmed it to me. The whole way the project had been set up, from one stroke of chance to another—is that not how it was?—showed me very early how much he was accompanied, from the beginning to the end.

Il y eut l'atelier de Zélie Rouby aussi, où Guiom allait régulièrement, à Tain-l'Hermitage, sur la route de Saint-Vallier, autre lieu de son roman, chez Ceralep, entreprise de la Drôme qui a réalisé les dernières pièces monumentales. Et encore Viviers, avec l'immense atelier de Jean-Luc Allonneau où ont été émaillées, pour finir, des dizaines et des dizaines de pièces.

Et puis bien sûr, le long de tant de saisons, le premier étage de l'usine. Cette immense pièce de trois cents mètres carrés, avec ses vitres anciennes, son exigeante lumière, qui a vu, peu à peu, les 365 pièces s'amasser sur les vieux carreaux de ciment. À quel moment Guiom a-t-il mis un petit cadenas, heureux et craintif pour ce qui était en train de voir le jour de l'autre côté de la porte ? Je ne sais plus très bien. Mais le code pour l'ouvrir, je m'en souviens : 365.

Il est allé à l'usine. Chaque jour. En est revenu couvert de poussière, de patine, et de toutes sortes de matériaux dont j'ignore jusqu'à l'existence même.

Je l'ai récupéré si heureux certains soirs, quand un four avait été ouvert et que les pièces avaient *tenu* à la cuisson, quand il avait fini d'en gratter une qui prenait la forme exacte qu'il avait imaginée, quand il avait réussi à arracher quelque argent ici ou là pour payer les potiers. Et le jour où la Manufacture de Sèvres a pris la décision de se lancer dans l'aventure, et le prix Bettencourt qui venait couronner son succès ; heureux oui, et parfois presque intimidé de ce qu'il était en train de faire, presque incrédule. Stupéfait. Mais heureux, oui, combien de soirs ! Et cette joie partagée alors, il faut la dire. La mienne aussi de le voir avancer. Je n'ai jamais douté de lui. Il m'est arrivé d'être lasse, épuisée, mais j'ai toujours eu foi. Parce que tout était juste. Les signes étaient là qui me le confirmaient. Toute la façon dont le projet s'est mis en place, d'un hasard l'autre – n'est-ce pas ? –, m'a signifié très tôt combien il était accompagné. Du début à la fin.

Cela commence toujours avec la mort, disais-je, mais tout s'achève dans la vie. « Pour être conscient, écrit Bergson, exister consiste à changer, changer à se mûrir – *et à mourir aussi* –, se mûrir à se créer indéfiniment soi-même. » La conscience, c'est cela que Guiom a gagné et qu'il nous a transmis. Ce n'est pas une langue, ni une forme, mais ce qui les emprunte pour se dire. Un certain au-delà de l'usage lié à l'usure, où l'on commence enfin à être.

It always begins with death, I said, but everything ends in life. Bergson expressed it thus: “To be conscious, to exist, means changing, changing to become more mature—and to die also—maturing oneself indefinitely.” Consciousness, that is what Guiom gained, and what he passed on to us. It is neither a language, nor a shape, but something that borrows from them both in order to express itself. It is a certain beyond the bounds of normal use, close to the wearing out, the state where we finally begin to be.